

Murmures

Marielle Dumas

Numéro 29, été 1986

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15294ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumas, M. (1986). Murmures. *Moebius*, (29), 81–84.

MARIELLE DUMAS

Murmures

Ces murs gris me font mal aux os. Laissez-moi sortir, le temps devient si long. Hier, ses cris, aujourd'hui, le silence. Même douleur.

Où es-tu mon tout-petit? Maman ira te chercher bientôt. Ne t'inquiète pas.

Où l'ont-ils emmené? Il pleurait, je me souviens. Ses cheveux de miel et ses grands yeux océan. Il pleurait.

La fenêtre, si petite, découpe un minuscule morceau de ciel, très pâle, malade. Ca fait plusieurs jours ou plusieurs semaines qu'il n'a pas changé. Moi non plus je ne change pas.

Je m'ennuie de toi, mon fiston, je m'ennuie.

Même les bruits ici sont froids. Son d'acier et de tôle qui grince, qui claque. Cadence de pieds sur le sol de fer, d'enfer. Des fantômes vont et viennent en silence, sans sourire. Combien de temps devrais-je rester ici à attendre?

Attends-moi, ce ne sera pas très long. Voilà longtemps qu'on m'a parlé de toi. La dernière fois, j'ai questionné et on ne m'a pas répondu. Je ne t'oublie pas malgré la distance.

Où suis-je? Cette cage glacée n'appartient à aucun pays, aucune ville. Un monde sans vie, sombre et clos. Je ne sais plus pourquoi on m'y a emmenée.

Tu ne sais lire mes mots, petit. Mais tu comprendras.

Ce matin, quelqu'un est venu. Il a parlé de lois que je ne comprends pas. Il viendra me chercher demain, pour écouter ces gens qui mentent. Si seulement je pouvais

partir, simplement. Il m'amènera dans cette basse-cour où je devrai écouter leur numéro, regarder leur cirque, et faire semblant. Dire oui et non selon leurs conventions. Je n'y comprendrai rien et j'aurai envie de dormir.

Tu ne grandis pas bien vite, même si parfois j'ai hâte. Surtout ces jours de fatigue, d'impatience.

Chaque fois que les barreaux claquent, je me demande si on vient me voir. Juste un sourire sans uniforme. Mais les gens entrent et sortent, invisibles. Leurs pas résonnent à mes oreilles, seule musique dans cette jungle de silence. Silence de voix, vacarme de pas.

J'aime ton rire et tes mots. Ta voix, toujours présente, habite cette nuit trop longue. Comme elle me manque. Et je me souviens, tu pleurais.

Rassembler les images, agencer les souvenirs; ça se passait le jour, un lundi ou un jeudi, je ne sais plus. Mais pas un jour de sortie, nous étions à la maison quand ils sont venus nous chercher. Leurs mains sur mes bras, j'ai suivi sans regarder leurs visages. Ils n'ont pas parlé. De la maison à l'auto, et depuis, cette chambre de ciment qui me tue. Sans résister, comme si ça allait de soi. Mais aujourd'hui, il me semble...

Chaque soir je chante pour toi. Peut-être entends-tu ma voix?

Cette nuit, une femme a pleuré dans sa cellule. Elle n'a pas dormi. On est venu la chercher ce matin. Elle marchait lentement, le regard triste. A-t-elle aussi un enfant qui l'attend? Mon tout-petit n'a jamais su attendre. Il s'impatiente et crie fort, si fort. Quelquefois je supporte mal ses cris. J'aimerais ne pas l'entendre. Mais quand il chante, quand il rit... Ici, personne ne rit. Les portes pleurent ou gémissent, les fantômes qui passent et repassent sont de marbre.

Te souviens-tu des colonnes de la bibliothèque, lisses et fraîches sous tes petites mains? On arrête en passant lorsqu'on va chez grand-mère, ces jours où je n'en peux plus. Ce jour-là, on aurait dû aller chez grand-mère. Elle aime toujours passer l'après-midi avec toi pour me laisser me reposer. Mais ici, il n'y a que sommeil. Fermer les yeux, retrouver ces jeux si

doux. Doux, mon petit, dors en m'attendant.

J'ai marché un peu dehors pour me sauver, pour ne plus entendre ses cris. A mon retour, il pleurait toujours. Partir pour un ailleurs de silence. Je ne sais quelle tempête me bouscule, mais quand il pleure... Bach s'est mis à tourner, plein volume. Chaque note résonne encore à mon oreille. Ca jouait toujours quand ils sont entrés.

On écoute souvent la musique ensemble; tu chantes, tu dances. Ton corps semble se souvenir: enceinte, j'écoutais Bach. Joyeuse, vivante, seule musique qui te fasse tout oublier.

Ce soir-là, il a continué de pleurer. Rien ne le consolait et ses cris me parvenaient à travers le clavecin. Tiens, il pleut enfin. Ce ciel de grisaille qui n'en finit plus. Il fera beau demain. Un peu de lumière dans cette cage sombre. S'il pouvait y avoir des arbres, des fleurs. Sur mon lit ne germent que des idées floues, des souvenirs imprécis. Tant de brume sur ma mémoire.

J'ai pourtant beaucoup d'images de nos jeux, des courses folles dans l'herbe, des heures de lecture, de dessin, de ton visage et de tes mains, si petites. Ta naissance me semble hier. Chaque moment depuis, gravé comme un cadeau.

Mais quelquefois, ça me semblait long, si long. J'ai souvent rêvé de solitude, de silence. Deux ans de pleurs, de cris, tant de nuits passées à veiller, à lutter. Au matin, cette fatigue qui m'attendait, gagnant chaque fois la bataille.

Mon petit bonhomme d'amour, je n'ai pas cessé de t'aimer malgré tout. Il ne faut pas m'en vouloir si mes gestes se font plus brusques. Je ne te ferai plus mal. Pardonne moi.

Laissez-moi sortir, je ne peux plus respirer cet air. De quoi m'accuse-t-on? Qui me juge et me condamne?

Je sais qu'ils parleront de toi, qu'ils diront du mal de moi. N'écoute pas. N'écoute pas.

Ce jour-là, je me souviens, le soleil n'arrivait plus à me réchauffer. Il pleuvait dans ma tête, dans mon corps la tempête éclatait, violente. Déchirée, impuissante, j'en-

tendais ta colère, la mienne grondait. Je ne sais plus ce qui s'est passé. Ton corps figé, étendu sur le sol. Des gens que je ne connais pas t'ont soulevé doucement et sont partis. Je n'ai pas compris ce qu'on m'a dit de toi. *Je n'ai pas compris*. Puis des mains insistantes, j'ai suivi en silence. J'ai hâte de te revoir. Dors bien, et surtout, ne prends pas froid.